Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 27

Artikel: Pas malin
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223334

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

avait allumé une cigarette. Et de temps en temps il criait pour le maintenir :

— Ah ! charrette ! Pour un solide, tu en es un solide. Mais tu sais, on est là, si tu ne peux plus en avant... Dis-voir, tu dois être éreinté... Non, ce coup, pose-là. Egalement tu ne veux pas pouvoir aller jusqu'au grand champ...

Enfin quoi ? Il en a tant dit que l'autre est allé jusqu'au bout. Il soufflait comme un popotame, mais ne voulait pas qu'il soit dit. L'orgueil rend des fois rude bête !

Quand même, un peu d'orgueil qui vous fait faire des vaillances, au fond, c'est encore mieux que de n'en point avoir et de rester charoupe comme cette serpent d'Ulysse.

Gédéon des Amburnex.

SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL 19

Il serait fatigant peut-être de continuer la litanie de mes souffrances, car mon voyage fut bien long et semé chaque jour de tant de contrariétés et de privations, que je crois devoir taire tout ce qui m'advint encore jusqu'à Custrin, où j'éprouvai une heureuse surprise que je ne puis passer sous silence. A peine parvenu dans cette ville, je rencontrai un chef d'escadron de dragons, qui, dans un accent italien très prononcé, m'appela par mon nom, en me demandant si je n'étais pas le lieutenant Bégos, dont il avait été le camarade de chambrée à Elvas. Je le regardai un moment et je reconnus bientôt un ancien brigadier, avec lequel j'avais passé des jours plus heureux au Portugal. « Hé bien ! mon brave Bégos, me dit-il, vous n'avez pas l'air d'être dans un brillant équipage; mais vous avez ici quelques compatriotes de votre régiment. Je vais envoyer mon dragon à leur recherche, et bientôt vous serez au milieu d'eux. » En effet, après être descendu dans un hôtel modeste et m'être fait porter dans une chambre, je n'attendis pas une demi-heure que je vis arriver le dragon, apportant la bonne nouvelle qu'il avait découvert mes camarades, et que je serais le bienvenu. Je me fis transporter en toute hâte auprès d'eux, après avoir remercié de bon cœur mon ancien camarade. Je fus accueilli au milieu de mes Suisses avec une cordialité qui me fit augurer que mes misères allaient enfin avoir quelque adoucissement.

Depuis la Bérésina, je n'avais pas encore rencontré une si nombreuse réunion des débris du 2e régiment suisse, qui avait été presque entièrement détruit, après avoir arrêté, pendant un jour entier, un corps considérable de l'armée russe. Ceux qui survivaient et que je pus interroger, me dirent qu'assez avant dans la soirée du 28 novembre, ils avaient continué à combattre ; et qu'après des combats acharnés, ils avaient reçu l'ordre de battre en retraite. Ils n'étaient plus alors qu'environ 150 hommes, dont un grand nombre étaient d'ailleurs blessés, mais pouvaient soutenir la marche.

Je demandai des nouvelles de M..., adjudant sous-officier, auquel j'avais remis le drapeau du régiment à Polotsk, car j'ignorais complètement ce qu'il était devenu. Aucun des hommes présents ne fut à même de m'en donner des renseignements, et, cependant, dans ma détresse, mes souvenirs se reportaient encore involontairement sur le jour où, devant les Russes, j'avais sauvé l'aigle du régiment.

Il se trouvait au milieu de mes camarades un nommé Ninet, d'Aubonne comme moi, qui avait vu ce qui s'était passé à Polotsk et qui se mit à rire quand je vins à parler de M... : il ne voulut pas m'en dire davantage. Etait-ce pressentiment? Etait-ce conviction ? Je ne pus savoir, à cette époque, si l'adjudant avait fait son devoir. Je le sus plus tard, mais n'anticipons pas sur les événements.

Après être resté quelques jours à Custrin, où mes camarades se cotisèrent pour m'avancer quelque argent, je me décidai à partir, avec les chariots de blessés, pour Berlin, où j'arrivai après deux jours assez fatigants, car le froid était toujours insupportable et variait de 20 à 28 degrés. Mon excellent compatriote Ninet, s'étant dévoué à ma mauvaise fortune, ne voulut plus me quitter. Je lui en ai gardé une éternelle reconnaissance. Il avait remplacé mes deux anciens voltigeurs. A Berlin, ma position était fort triste. Je songeai cependant à me faire soigner sérieusement, car si je n'avais pas été d'un sang excellent, la gangrène se serait déclarée depuis longtemps à mes blessures. La Providence, il paraît, ne l'avait pas décidé ainsi, et, tout infirme que j'étais, un pressentiment me disait que je devais encore revoir notre chère patrie.

Le brave Ninet me fit conduire à l'hôpital, où j'obtins un lit passable. J'avais hâte de faire examiner mes blessures par le chirurgien en chef. Cet examen ne parut pas favorable ; il s'agissait de me couper la jambe. Cette opération me souriait fort peu ; mais, outre la jambe droite, fracassée par une balle partagée en deux et dont je fis extraire la seconde moitié, que j'ai conservée en souvenir des Russes, je priai l'habile chirurgien d'examiner mon pied gauche, gelé aux extrémités : il ne me servait pas à grand'chose. Après avoir enlevé les mauvais linges qui l'enveloppaient, le chirurgien jeta de côté quelque ingrédient inconnu. Examinant mon pied de plus près, je vis que l'orteil s'était détaché. Les autres doigts n'étaient guère en meilleur état, et le mal en avait tellement diminué le volume qu'il ne restait plus que les os. Le chirurgien ne s'arrêta pas en si beau chemin ; il prit sa scie et me scia les dernières phalanges des cinq doigts du pied avec une dextérité remarquable. Quarante-quatre ans se sont écoulés dès lors, mais je crois encore entendre ce bruit strident qui se communiquait à tous mes nerfs, car alors le chloroforme n'était pas inventé !

Ma main droite fut encore examinée; elle était un peu racornie par le froid; tous les ongles en étaient tombés ; elle me faisait assez souffrir. Le chirurgien trouva inutile d'y rien couper. Je lui en sus bon gré, car depuis lors, quoique très déformée, elle n'a pas moins fait son service aussi utilement que l'autre.

Voilà où j'en étais de mes misères, lorsque le quartier-maître de notre régiment vint me voir et me donna une partie de ma paie arriérée. J'y fus très sensible, car j'en avais besoin. Muni d'une somme passablement ronde, mes camarades d'hôpital me firent remarquer que je serais infailliblement volé par les infirmiers, qui ressemblaient assez à des Cosaques pour le pillage. Décidé à ne pas être leur victime, je priai instamment le chirurgien en chef de me garder mon argent jusqu'au moment où je pourrais repartir. Cet excellent homme voulait me donner un reçu; je le refusai très positivement, en lui déclarant que, si je venais à succomber, il voulût bien remettre cet argent à mes camarades de passage, malheureux comme moi. Il parut très satisfait de cette marque de confiance, et, depuis ce jour, ses soins furent d'une assiduité telle que j'ai cru leur devoir un commencement de convalescence. Toutes ces opérations m'avaient donné une fièvre assez violente ; mais l'assiduité des soins et des pansements réguliers me permirent cependant de repartir avant l'arrivée des Russes.

Mon brave Ninet fit tous les préparatifs pour mon départ. Il fit choix d'une voiture en très bon état, qui me fut accordée, grâce à l'influence du chirurgien. Nous étions même accompagnés d'un médecin pour nous soigner pendant la route.

Je crois inutile de revenir sur les incidents qui se renouvelèrent si souvent dans ce long voyage. Il est certain qu'en voyageant d'étape en étape, je n'avais plus à redouter les misères dont j'avais tant souffert. Les soins de mon compatriote ne se ralentirent pas un seul instant, et j'arrivai à Mayence, après avoir traversé Brandebourg, Magdebourg, Brunswick, Göttingen, Cassel, Giessen, Cronberg, Francfort.

A Mayence, j'allai voir un chirurgien, qui voulut de nouveau m'amputer. J'en fus quitte pour la peur, et, malgré sa mauvaise humeur, car il se plaignit d'avoir été dérangé, il sut apprécier tout le dévouement de mon domestique improvisé, et lui fit un don pour lui prouver son admiration.

Après être resté quelque temps à Mayence, je me rendis, par Worms et Landau, à Lauterbourg, où se trouvait le dépôt de notre régiment. A mon arrivée, il se passa une circonstance assez singulière. Les officiers qui avaient pu revenir au dépôt, soit de Polotsk, soit de la Bérésina, devisaient entre eux sur le sort des officiers du régiment. Ils étaient à leur pension, lorsque étant entré dans l'antichambre attenante à la salle à manger, j'entendis prononcer mon nom, et l'un de mes camarades assura que j'avais succombé à mes blessures. Chacun se récria sur le sort d'un camarade qu'ils aimaient, lorsque je fis soudain mon apparition au milieu d'eux, en m'écriant : « Eh non, camarades, me voilà, je ne suis pas mort ! Mon frère, c'est bien moi ! » Le revenant de la Bérésina était appuyé sur ses béquilles ; chacun l'embrassa, amis et frère, cordialement, puis il me fallut donner mille détails sur mon miraculeux voyage. On s'étonnait avec raison que j'eusse pu, moi, pauvre blessé, résister à la misère et au découragement, lorsque tant d'hommes valides avaient succombé. Le jour de mon arrivée fut pour moi un beau jour; mon frère et mes camarades m'offrirent l'hospitalité. Après un voyage qui avait duré trois mois et demi, et dont chaque jour avait eu ses tribulations, je jouissais enfin du bonheur de me retrouver au milieu des miens. *(A suivre).*

Pas malin. — Dis, pourquoi t'es pas venu en classe hier ?

— Parce que maman m'a donné deux petits frères.

— Et t'aurais pas pu dire qu'il n'en était venu qu'un cette semaine, et que l'autre viendrait la semaine prochaine : tu aurais eu deux jours de congé.

Au **Bourg-Ciné-Sonore**, du 4 au 10 juillet, une charmante comédie sonore finement interprétée par Dorothy Mackaill et Jack Mulhall : **Sur les Docks (Waterfront).**

Un vieux loup de mer, capitaine de remorqueur, a juré de faire détester à sa jolie fille la mer et surtout la compagnie des marins qu'elle coudoie journellement. La manière qu'il adopte pour arriver à ses fins ? Venez au Bourg, vous la connaîtrez !

La superbe mise en scène de ce film, l'interprétation au-dessus de tout éloge de la jeune Dorothy Mackaill et du spirituel Jack Mulhall, les mille détails et traits d'humour notés au cours du film, font qu'il vous plaira infiniment.

Certes, un programme d'été, comme dirait M. X., critique, mais qui vous délassera agréablement.

Tous les jours matinées à 3 h., soirées à 20 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

MIRACLE ! !

Un seul „ **DIABLERETS** " donne l'appétit que désirer d'autre ?

DEMANDEZ PARTOUT
ORANGEADE
CITRONADE
CITRON
MANDARINA
GIRARD
PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

Restaurant
GAVILLET
PLACE DU PONT, 3, au 1er
Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation
Téléphone : **22.340**